

Un cadeau d'Antoine Bourdelle à Roger Martin du Gard

Chronique académique par Claude Sicard, le 3 juin 2019

En avril 1923, alors que les deux premières parties des *Thibault*, *Le Cahier gris* et *Le Pénitencier*, avaient été publiées au printemps 1922, Roger Martin du Gard apprenait que le “Prix littéraire annuel” de la revue *Belles-Lettres* venait de lui être attribué.

Cette revue mensuelle, dont la création remontait au mois de juillet 1919 et qui cesserait de paraître en décembre 1924, avait un tirage très limité, voire confidentiel, et le futur Prix Nobel fut très surpris par l’annonce de cette distinction - d’autant que Maurice Landeau, le directeur de la revue, précisait que le prix consistait en un moulage en bronze d’un bas-relief de Bourdelle : “*Apollon apportant la lyre au poète*”. Lui qui ne nourrissait aucune ambition poétique fut d’abord amusé par cette annonce et il crut à une méprise. Il resta donc circonspect quelques mois, même si la caution du Maître montalbanais semblait une garantie de sérieux.

Effectivement, il s’agissait d’une esquisse préparatoire aux majestueux métopes que Bourdelle destinait à la façade du Théâtre des Champs-Élysées des frères Perret, dont le béton de la structure serait couronné par le marbre blanc des bas-reliefs du sculpteur. La figure d’Apollon, comme il se doit pour le maître des Muses, trônerait au centre, impressionnante de force harmonieuse et d’équilibre : le temps est comme suspendu, mais cette *Méditation d’Apollon* est grosse, on le pressent, de tous les chefs d’œuvre à venir, que symbolise, derrière le dieu, une femme aux bras étendus sur fond d’ailes largement déployées...

Bourdelle avait conservé le moulage en cire de toutes ses ébauches, dont il n’avait plus l’utilité, et l’on comprend que, la soixantaine passée, il ait accepté la demande de Maurice Landeau en faveur de cet écrivain plein de promesses, de vingt ans son cadet... La fonte en bronze serait unique, avait spécifié le directeur de la revue, qui souhaitait une remise un peu solennelle du prix, un dimanche, si possible dans l’atelier du sculpteur...

Mais Martin du Gard, qui répugnait à de telles exhibitions publiques, et dont *La Belle Saison*, troisième partie des *Thibault*, allait paraître en novembre 1923, ne put se rendre au siège de la revue, Boulevard Exelmans (16^eème), qu’à l’automne 1924... C’est alors qu’il mesura, malgré ses préventions initiales, l’importance artistique du don qui lui était fait, et il exprima en toute sincérité sa reconnaissance au sculpteur, dans une lettre du 5 décembre 1924 : “[...] *Pour moi, c’est votre œuvre entière, ce que j’en connais, ce que nous en attendons encore, qui vit dans ce fragment si personnel, et l’on y saisit presque jusqu’à la spontanéité de votre inspiration, cette puissance concentrée, qui n’est pas un aboutissement de travail et d’ordonnance réfléchi, mais qui naît d’abord sous vos doigts, toute épanouie déjà, comme l’expression la plus élémentaire de votre pensée...[...]*” Et d’affirmer que cette œuvre aura désormais sa place auprès de lui, symbole d’*“une des plus pures manifestations de l’art contemporain”*.

Antoine Bourdelle fut ému par cette lettre et il tint à répondre à Roger Martin du Gard, le 12 janvier 1925, combien il était touché *“de savoir [sa] vision du Dieu chez un tel ami de [ses] recherches d’art.”* Après avoir rappelé que ce fragment devait constituer la partie centrale de la grande frise en marbre, en haut de la façade du Théâtre des Champs-Élysées, le Maître ajoute : *“J’avais un grand regret de ne pas m’en servir, mais il n’était pas centré : Pégase impatient se détournait toujours ! Il pensait aux auteurs, il pensait aux maîtres français. Il a enfin trouvé sa place et me voilà bien mieux que consolé...”*

Roger Martin du Gard, après avoir fait encastrier le bronze de Bourdelle dans un morceau de noyer massif, a tenu sa promesse : il le conserva jusqu’en 1958, date de sa mort, au milieu d’un grand panneau de sa bibliothèque du Tertre, près de Bellême, dans l’Orne.